

## DU DESSIN DE L'ENFANT AU RÊVE-ÉVEILLÉ DE L'ADULTE OU LE RÊVE-ÉVEILLÉ COMME MISE EN ŒUVRE DES PROCESSUS DE LIAISON ?

Michèle TAILLANDIER

Les auteurs ayant écrit sur le R.E. en séance en parlent toujours comme d'un espace « entre » ou « à la frontière de ». Nicole Fabre parle du rêve et de l'imaginaire comme d'un espace, un lieu où l'on peut se déplacer. Elle cite Freud<sup>1</sup> : « l'élaboration du rêve, partout où elle se produit, transforme les rapports de temporalités en rapports spatiaux ». Ensuite Nicole Fabre situe le R.E. dans l'espace imaginaire, l'espace R.E. étant assimilé à l'espace transitionnel tel que le définit Winnicott, espace entre deux réalités, la réalité psychique et la réalité objectivement présente.

Dans son ouvrage *Le R.E. en psychanalyse - de l'imaginaire à l'inconscient*, Gilbert Maurey écrit : « Tout se passe comme si une de ses originalités était de se situer à cette frontière métaphorique de l'imaginaire et du symbolique »<sup>2</sup>. Plus loin il en parle comme d'un « carrefour, où se rencontrent sans se confondre l'imaginaire, une production onirique avec sa structure autonome dans l'imaginaire, la parole et finalement l'inconscient »<sup>3</sup>. En cours d'ouvrage, et cela nous intéressera ici tout particulièrement, il en parle comme d'une médiation qui permet l'accès à l'inconscient. En effet lorsque l'on évoque une médiation, il me semble que l'on passe d'une description topologique à une description de la mise en relation : la médiation est requise lorsqu'il y a conflit.

Je voudrais ici, à partir de la cure d'un petit garçon et à partir de deux séances de la cure d'un homme, essayer d'approcher le R.E. dans son aspect dynamique, du point de vue de la transformation pulsionnelle qu'il permet, comme si, en faisant liens, la mise en images et le processus dynamique de rêver éveillé en séance permettait de réunir, en un précipité

---

<sup>1</sup> Article paru dans *Les CAHIERS du G.I.R.E.P.*, numéro 44, automne 2003

<sup>1</sup> page 53 in Fabre N. (1998). *Le travail de l'imaginaire en psychothérapie de l'enfant*. Paris : Dunod, 207 p.

<sup>2</sup> page 60 in Maurey G. (1990). *Le R.E. en psychanalyse - de l'imaginaire à l'inconscient*. Paris : Gallimard, 127 p.

<sup>3</sup> Idem

---

particulier, ce qui relève des processus primaires et ce qui relève des processus secondaires.

Je m'inspire beaucoup du très beau livre d'André Green sur les états limites<sup>4</sup> pour réfléchir sur la façon dont la dynamique pulsionnelle va pouvoir s'élaborer grâce au R.E. qui lie, par le biais de l'imaginaire, la pulsion et son représentant dans un mouvement progrédient.

Je vais donc ici essayer de m'attacher plus au mouvement et à la dynamique des processus qu'à la reconnaissance topique déjà largement abordée.

Green montre comment dans le travail interprétatif<sup>5</sup>, « il s'agit d'établir pour le moi du patient des liaisons souples entre les processus primaires et les processus secondaires, et comment le but de l'analyse consiste en ce que l'analysant puisse faire l'usage le plus créatif de leur coexistence, dans les activités de l'esprit les plus élaborées comme dans la vie quotidienne ».

Il définit par ailleurs la différence entre les processus primaires et secondaires. En résumé, il explique que les processus secondaires « sont assimilables à ceux de la pensée logique traditionnelle et obéissent au principe de réalité. [...] Les processus primaires obéissent au principe plaisir - déplaisir. [...] Leur logique [...] implicite ignore le temps, [...] ne connaît pas la négation, [...] procède par condensation et par déplacement. [Cette logique] ne souffre ni attente, ni délai, elle réussit à s'exprimer en tournant les obstacles [...] elle permet à nos désirs de connaître une certaine forme de réalisation »<sup>6</sup>.

Il introduit ensuite cette notion de processus tertiaires, qui sont les processus chargés de penser les liens<sup>7</sup>. Ils agissent comme des médiateurs entre les processus primaires et les processus secondaires.

Il me semble que le R.E. en séance, en ce qu'il lie en un même mouvement la représentation et l'affect, est bien à cette place où il permet la mise en relation et la réunion de ce qui vient du pulsionnel et ce qui est de l'ordre du symbolique. Cela est d'ailleurs évoqué par Nicole Fabre et Gilbert Maurey dans leurs différents ouvrages. Parfois le thérapeute prêtera ses propres processus tertiaires et les mettra à la disposition de certains patients. Le R.E. viendra comme étayer le travail du thérapeute et permettre ainsi au patient d'exprimer son omnipotence d'enfant dans un espace sans danger où il pourra parler son désir comme le dit Nicole Fabre : « parler l'espace du désir, c'est explorer le temps où est né le désir, où il a été blessé, satisfait, affolé, affolant, refoulé, déplacé », c'est donc explorer les vicissitudes de ses relations d'objets.

Souvent dans mon cabinet, je me vis plus comme ramassant à la pelle des petits cailloux épars - souvenirs, pensées, émotions, impressions diverses - plutôt que guettant les lapsus où le mot d'esprit témoin de l'émergence de l'inconscient. Parfois, et ce toujours dans un long processus, le R.E. va

---

<sup>4</sup> Green A. (1990). *La folie privée – Psychanalyse des cas limites*. Paris : Gallimard, 410 p.

<sup>5</sup> Idem, page 45.

<sup>6</sup> Idem, page 40

<sup>7</sup> Idem, page 139.

---

permettre au patient lui-même, de ramasser ses propres petits cailloux devenus signifiants, et bien sûr, c'est là l'objectif.

L'espace de l'imaginaire et du R.E. en séance est alors l'espace où va comme se précipiter, c'est-à-dire prendre forme, ce qui relève de la vie pulsionnelle et du processus primaire et le travail de secondarisation dans la forme du message adressé à un autre, ce travail de secondarisation ne prenant jamais la forme d'une rééducation ou celle d'une forme de contrôle stérilisant la pensée.

Ceci me permet directement de vous introduire dans la cure d'un petit patient que nous appellerons Pierre.

Pierre est donc un petit garçon extrêmement attachant. Il est intelligent et s'exprime très bien. Ses parents sont des intellectuels qui essaient sans cesse de tout comprendre et de tout expliquer et Pierre, lui, se bat avec les autres enfants comme un gamin qui n'aurait reçu aucune éducation. Il est le premier de la classe et pourtant il est assis à une table tout seul. Il passe une partie de la journée allongé par terre, et la maîtresse ne le supporte plus.

Il me semble que cette cure d'enfant est une bonne illustration de mon propos, tant les mouvements pulsionnels et l'angoisse ressentie par l'enfant sont violents et le dépassent. Cet enfant n'est pas psychotique. Il a à sa disposition des processus de secondarisation extrêmement efficaces, mais ils sont comme débordés par sa violence. Le travail de liaison entre cette violence intérieure et les représentations qui vont lui permettre de l'exprimer et de la symboliser, il va pouvoir l'effectuer petit à petit grâce aux dessins, qu'il vivra toujours très intensément en séance. La très grande modification de son attitude pendant qu'il dessine montre comment petit à petit il va comme lier le chaos de sa vie pulsionnelle à des représentations mises en mouvement dans le R.E. en séance, et qui vont lui permettre de symboliser ses conflits intérieurs.

Reprenons : Mr et Mme X viennent me consulter pour leur 3<sup>ème</sup> fils. Ils ont quatre enfants. Pierre a 7 ans. Cet enfant souffre d'une très grande instabilité psychomotrice. Il est violent et rejeté par les autres enfants et par sa maîtresse. De plus il est énurétique de jour comme de nuit.

Le père de Pierre raconte, lors de la consultation, qu'il se sent très responsable des difficultés de son enfant. Il n'était pas prêt pour avoir un 3<sup>ème</sup> enfant. Celui-ci le ressentait, et dès qu'il le prenait dans les bras se mettait à hurler. Ce bébé régurgitait. Une fois sans raison, il a eu les lèvres qui sont devenues toutes bleues. Les parents sont allés de toute urgence à l'hôpital. Le bébé a été gardé en observation plusieurs jours sans qu'aucune pathologie ne soit identifiée. Une autre fois, le père lui a donné ses propres médicaments, de nouveau le bébé a été hospitalisé avec lavage d'estomac... Bref, la place de ce bébé était bien difficile à faire et du coup il est resté assez longtemps à dormir dans la chambre de ses parents.

Sa mère fait état d'une de ses propres petites sœurs décédée de maladie. Elle-même se lève plusieurs fois par nuit pour aller vérifier que tout va bien, et elle en profite pour emmener Pierre aux toilettes. Evidemment cela n'empêche pas l'enfant de mouiller quand même son lit. Je sens chez ces

---

parents un vrai souci de leur enfant. Après l'épisode du médicament le père a fait une psychothérapie. La mère entend bien la nécessité de désinvestir le symptôme d'énurésie et de le rendre à Pierre. Cet enfant a déjà consulté plusieurs sortes de thérapeutes, et il est très réticent à en rencontrer un nouveau.

Je le reçois quand même. Il est très angoissé, et je n'ai jamais vu un enfant gigoter de cette façon. C'est comme si, en l'espace de quelques minutes, il faisait le tour du fauteuil dans tous les sens possibles. Il me fait penser à une sorte de lézard. En même temps, je remarque qu'il ne se blesse pas, et qu'il ne fait rien de vraiment interdit. Une fois mon rôle expliqué, Pierre va pouvoir dire à son tour, ce qui le fait souffrir. Il explique qu'il n'a pas de copains, et puis qu'il se réveille à 5 heures du matin parce qu'il fait des cauchemars. La nuit dans le noir il ne peut pas se déplacer, il a bien trop peur, il a bien une lampe de poche, mais quand même il a trop peur. Il lit beaucoup. Il aime bien son anniversaire et Noël avec ses cousins. Pendant qu'il me parle il continue d'avoir la tête en bas et les pieds en l'air, un petit peu comme un drôle d'animal qui pourrait se déplacer sans tenir compte des lois de la gravitation. Il accepte que nous fassions connaissance.

Son premier dessin seul sera, pour les connaisseurs, un « Pokemon magnet ». Il a des éclairs qui sortent de partout. Me voilà prévenue !

Après cette première séance, Pierre a eu beaucoup de difficultés. Il s'est battu avec un autre enfant de la classe qui a du être plâtré au bras, la maîtresse l'a exclu... Ce petit garçon me touche très profondément, tant il y a une sorte de fossé entre ses capacités intellectuelles, sa souffrance qu'il exprime de façon si maladroite et la violence de sa vie pulsionnelle. Que cherche-t'il à tenir à distance, comment allons-nous essayer ensemble de transformer tous ces agirs violents en représentations ? Comment allons nous réussir à ce que cette violence se symbolise ?

Je lui propose une très grande feuille de papier. Alors dans le silence le plus total, Pierre va commencer à dessiner. Il rate puis, après l'avoir rassuré sur l'intérêt que nous allons porter, ici, aux choses « ratées », il continue, avec toujours une très grande concentration et dans le silence. Pierre utilise les pastels, et il fait un « truc » tout gris que je ne peux pas identifier. Au dessus, il y a deux personnages ; il m'explique : c'est un oiseau de feu. Les oiseaux vont détruire le monde. Dans l'île de glace, tout est électrocuté. Là, c'est l'île de feu. La végétation est faite de feu.

Pierre commence donc à me laisser entrevoir son univers intime. En moi-même, je me dis que ces deux oiseaux sont comme la représentation de l'imgo de ses parents. Sa mère est née sur une terre volcanique, et son père a bien quelque chose à voir avec l'oiseau de glace. Bien sûr je suis, à ce moment de notre travail, silencieuse. Le dessin se poursuit, d'autres « Pokémon » attaquent. Toutes les couleurs sont grises et marron et noires, sauf le feu qui est jaune. Je me dis aussi que si Pierre me montre cet univers bien triste, s'il est déprimé, il ne me semble pas installé dans la dépression. Les affects sont très mobilisables. Le mouvement pulsionnel qui l'habite - et parfois le déborde - est très vivant et dynamique.

---

Ensemble, nous contemplons son dessin, silencieusement, comme dans un moment de grâce où l'alliance thérapeutique se noue dans un respect très profond de ce qu'il me montre de lui-même, en même temps qu'il le découvre.

Les séances se poursuivent.

Nous sommes maintenant dans une autre galaxie. Il y a un crocodile, un petit poisson et un requin blanc. Un bonhomme. Il ne veut pas être mangé, et pour ne pas être mangé il crée un monstre intergalactique qui dévore toutes les planètes, l'univers, tout.

Pierre me regarde : « il n'y arrivera pas, c'est l'infini ». Pierre ajoute : « le monstre, il a un petit creux ! » Je me dis que ce petit garçon a décidément beaucoup d'humour, et que c'est un atout précieux dans la vie. L'histoire se poursuit. On se met à beaucoup pour découper le monstre, son corps se recompose, puis il devient un microbe qui peut tomber dans n'importe quelle assiette. Je pense que Pierre a lui aussi failli mourir d'un microbe tombé dans son assiette, par ailleurs il a beaucoup souffert de régurgitations. L'univers intérieur de Pierre est décidément bien dangereux, et l'on comprend qu'il faille beaucoup se battre pour survivre.

Bien sûr, je garde mes pensées et mes associations pour moi-même. Je n'en dis rien à Pierre, et je le laisse dire et déployer son univers intime, sans jamais interpréter. Parfois je nomme les affects, mais la plupart du temps, la séance est entièrement silencieuse. Dès qu'il commence à dessiner et à vivre son dessin dans une sorte de rêve éveillé en séance, il est extrêmement concentré et immobile.

Quelques séances plus tard, Pierre a encore des soucis à l'école. Il a donné deux bonbons à un camarade pour qu'il joue avec lui, et celui-ci n'a pas rempli le contrat. C'est très difficile, il est violent avec tous les enfants.

Seul, Pierre répète en même temps qu'il crayonne : « rouge lave, ma couleur préférée, c'est le rouge lave ». Je ne dis rien, les émotions se bousculent, violentes, inorganisées. Il crayonne, et je suis juste présente. Une présence très contenante. Au bout d'un petit moment je dis une évidence : « la lave, cela fait penser aux volcans. Il serait comment ton volcan ? »

Alors avec un crayon rouge, Pierre va commencer à représenter un immense volcan qui crache du feu et de la lave. Pour ce faire il utilise quatre très grandes feuilles de papier que nous scotcherons ensemble. Le fond est gris. Le dessin est tout en rouge et gris. Toute sa violence intérieure, son désespoir, et sa colère vont pouvoir se représenter, se dérouler dans ce scénario imaginaire qui lui permet d'exprimer cette force pulsionnelle qui l'habite et qu'il subit autant qu'il l'agit sur les autres.

Lorsque nous regardons ensemble son dessin, dans ce qui est une acceptation de partager ce qu'il voudrait bien se cacher de lui-même tant il en a honte et peur, Pierre commencera à identifier, grâce à la représentation qu'il s'en donne à lui-même, ses propres affects. Il me semble que l'espace imaginaire est bien ce lieu où se rencontre et peuvent se lier ce qui est de l'ordre du processus primaire et ce qui est de l'ordre du

---

secondaire. C'est bien la médiation du travail sur et par l'imaginaire qui permet cette rencontre.

Pierre pourra dire ensuite combien il n'a pas envie d'aller à l'école. Pendant plusieurs séances, il va s'exprimer en utilisant les animaux préhistoriques. Le scénario sera très répétitif. Il dira : « Dans cette histoire, je voudrais être personne ». Il manipule, tue, écrase, puis il découvre les marionnettes, et là, par marionnettes interposées, il va jouer à me tuer, m'écraser, me dévorer. Je proteste, je me cache, il me tue. Nous rigolons beaucoup, comme dans une mise en scène rieuse de ses relations d'objet. L'objet que je suis dans le transfert, ayant pour seul mérite de rigoler avec lui de tous ces dangers.

A l'école, les relations avec les autres sont bien meilleures, il n'est plus isolé. Il a des copains, et la maîtresse le supporte beaucoup mieux.

Les séances se passent dans la bonne humeur, et tout à coup, Pierre décide qu'il s'ennuie et qu'il ne veut plus venir. Moi, je me dis qu'il est très angoissé.

Il griffonne alors sur une feuille n'importe quoi. Ces « griffouillages » sont rouges et roses. Apparaît alors comme une énorme bouche noire, avec de grandes dents. Il fait une forme et là, parce que nous nous connaissons maintenant depuis plusieurs mois et qu'il sait que je ne vais pas l'attaquer avec ma bouche à moi, je dis : « on dirait une grande bouche avec de grandes dents ». Pierre continue, fait comme un énorme poisson autour de cette grande bouche puis au dessus un autre poisson d'une autre couleur plus petit mais avec la même grande bouche, et deux tout petits poissons roses. Il dit : « C'est comme une guerre mondiale, un monstre la bouche pleine de sang, il ronfle, comme mon papa, remarque, il ronfle moins fort. » Je ne sais pas si c'est le monstre ou le papa. « Il est dans une rivière de sang ». Je lui propose alors de remonter le cours de la rivière. Immédiatement il abandonne son dessin, cette image de ce père avec une bouche qui tue est, bien sûr, trop difficile à affronter.

Pierre est extrêmement surpris de son propre dessin. C'est la première fois qu'il nomme directement son père. Les angoisses qui affleurent sont violentes. Dans l'univers psychique de cet enfant, on est avalé, déchiqueté, ensanglanté... La mort rôde, en même temps cet univers est bien là en train de se symboliser dans un processus de secondarisation qui, grâce au processus de liaison que permet le travail de l'imaginaire en séance, ne se transforme pas en un carcan rigide. La pulsion s'exprime dans une représentation qui reste la création personnelle de Pierre. On pourrait dire que la vérité sur lui-même ne lui est pas révélée, mais qu'il la trouve en la créant.

A l'opposé de la cure de Pierre, la cure de Monsieur Y.

Beaucoup plus difficile, cette cure met en jeu des réalités psychiques qui sont en rapport avec la psychose ou la clinique des états limites.

J'ai d'abord reçu Monsieur Y lorsqu'il était un jeune adulte puis, devant une situation qui me paraissait complètement bloquée, je l'ai adressé à un collègue très expérimenté pour faire du psychodrame. Il revient me consulter après avoir participé à ce groupe de psychodrame pendant quelques années. Je le trouve alors un peu délirant. Il a parfois l'impression que sa voisine entend ses pensées. Il a peur d'autres voisins dont il craint qu'ils ne lui aient jeté un sort... Il a des automatismes mentaux et ne peut s'empêcher d'insulter des personnes, les passants. Mon patient a conscience que tout cela se passe dans sa tête et pas en vrai, mais par moments il perd un peu pied, et son monde intérieur se confond avec la réalité. D'ailleurs il a l'impression de ne vivre que dans sa tête, que son corps est comme mort et qu'il est spectateur de sa vie.

Ce jour-là, Monsieur Y va pouvoir me dire qu'il a l'impression de me parler pour la première fois. Je vais recevoir ses paroles comme un vrai moment d'analyse, avec beaucoup d'émotion. Que s'est t'il donc passé?

Pendant les séances avec ce patient, il m'arrive souvent de me sentir vide, incapable de penser, envahie par du blanc, au sens de l'anglais « blank », quelque chose comme du rien. Mon patient a répété ces derniers temps qu'il ne sait pas s'il continuera les séances après les grandes vacances. Cela lui coûte cher, dit-il, et ne lui sert pas à grand-chose, étant donné qu'il ne travaille pas avec son cœur, tout est dans sa tête.

Je lui avais alors simplement dit que mon cabinet était le seul endroit où il pouvait parler de lui. Il vit, bien sûr, dans une grande solitude. En ce qui me concerne, Je me sens alors partagée entre l'idée qu'il n'a pas tort, que je ne lui sers effectivement à rien, et l'idée que, en arrêtant ses séances avant les vacances, peut être voudrait-il s'éviter de penser et surtout de ressentir l'angoisse de séparation.

André Green<sup>8</sup> dit que le modèle implicite des états limites nous renvoie à la contradiction formée par le couple angoisse de séparation - angoisse d'intrusion, d'où l'importance de la notion de distance. Il parle<sup>9</sup> de l'impression de tête vide, de trou dans l'activité mentale : « Lorsqu'un névrosé se plaint de mêmes phénomènes, nous avons de bonnes raisons de penser, comme le contexte l'y autorise, qu'il lutte contre des représentations de désirs refusées par le surmoi. Lorsqu'il s'agit d'un psychotique, [...] ceux-ci ne sont pas à mon avis « derrière » le vide comme chez le névrosé, mais « après » le vide, c'est-à-dire que nous sommes en présence de formes de réinvestissement. J'entends que c'est dans l'espace vide que se ruent dans un deuxième temps les motions pulsionnelles brutes ou à peine élaborées. [...] L'analyste va répondre au vide par un intense effort de pensée, pour essayer de penser ce que le patient ne peut penser, ce qui se traduira par une activité psychique créatrice de représentations fantasmatiques pour ne pas se laisser gagner par la mort psychique. [...] Si, par l'interprétation, on remplit trop précocement le vide, on répète l'intrusion du mauvais objet ; si, par contre, on laisse ce vide tel quel, on répète l'inaccessibilité du bon objet. [...] La seule solution est d'offrir au patient l'image de l'élaboration, [...] l'espace

---

<sup>8</sup> Ouvrage déjà cité, page 77.

<sup>9</sup> Idem, page 79 et 80.

---

de la potentialité et de l'absence. [...] C'est dans l'absence de l'objet que se forme la représentation de celui-ci, source de toute pensée ».

Il me semble que c'est dans l'espace du R.E., espace des potentialités s'il en est un, que mon patient va pouvoir lier ce vide intérieur à des représentations chargées d'affects.

Dans le dictionnaire de la pensée kleinienne<sup>10</sup>, l'auteur rapproche le concept « d'objet interne » de celui de représentation : « Le monde des objets internes correspond approximativement au concept « d'investissement affectif » des représentations, dans l'acceptation que lui donnent les psychanalystes orthodoxes ».

<sup>11</sup>Voilà résumé le R.E. de Monsieur Y : Il est dans une vieille synagogue, c'est un souvenir de son voyage en Israël. « Je me suis assis et je regarde [le rabbin] faire sa prière, je suis comme hypnotisé, paralysé... Je me vois enfant assis sur les bancs de cette synagogue. Je souris, je suis juste là, j'ai l'air un peu triste, je regarde, c'est tout. Je n'ai pas l'impression d'être croyant, d'être concerné, je n'y arrive pas ». Mon patient cherche un livre.

Je lui propose alors : on dirait que vous partiriez à la recherche de votre livre.

« On sort tous les deux, on arrive directement dans le soleil, au niveau de la porte. Il y a une fée avec des ailes qui vole et qui tourne les pages du livre. C'est un gros livre mais les pages sont blanches et je suis fatigué, je le jette dans la rivière, les pages s'écoulent. Je suis enfant, je marche dans la rivière »...

Je lui demande alors de ressentir l'espace sous ses pieds.

« Je suis en sandalettes, j'ai des chaussettes roses. J'ai les pieds dans l'eau, je marche sur le livre, je saute dessus pour sentir sa dureté et pour grandir... Je vais voir un vieux Monsieur. Je lui dit : il n'y a rien d'écrit là dedans ; il me le met sur la tête et il m'appuie sur la tête. Alors je deviens un tout petit poussin tout jaune et tout triste. Là je suis dans un nid de poules et je marche sur des œufs; Il y a une oie noire avec des ailes de chauve-souris qui arrive vers moi protectrice et envahissante à la fois. Le petit poussin devient zébré blanc et noir. Il a une tête de méchant... Il se frotte la tête avec ses ailes. Ça lui fait mal à la tête à l'intérieur... Il marche sur le nid, il a du mal à sortir du nid... Il est attiré vers le haut, il s'envole, il est aimanté, attiré par le ciel »...

Je lui propose alors de ressentir l'air tout autour de son corps. J'ajoute que peut-être il peut ressentir qu'il habite son corps tout entier.

Il pourra dire alors : « c'est doux, il est complètement relâché, il est tout léger. Il n'a plus de lourdeur dans son corps ». Mon patient évoquera ensuite la tristesse qui l'habite.

---

<sup>10</sup> page 415 in Hinshelwood R. D. (1989). *Dictionary of Kleinian Thought*. Londres : Free Association Books. Traduction française : Paris – P.U.F. (2000), 580 p.

Il me semble que dans ce R.E., le « après le vide » peut commencer à s'élaborer dans une construction imaginaire où les motions pulsionnelles se transforment en représentations chargées d'affect. Dans la relation de transfert, la pensée du patient et la pensée de l'analyste s'étaient respectivement dans cette élaboration commune, espace du « sein » trouvé/créé, parce qu'objet d'investissement pulsionnel transformé dans l'espace de la séance en mots.

Le travail de liaison du pulsionnel vers la représentation va s'effectuer dans l'espace imaginaire représenté par le R.E. et permettre ainsi, plus tard, l'apparition de la sensation d'angoisse qui signe l'incorporation de l'objet, et la peur de le perdre. Ce n'est pas un mince paradoxe que de ne pouvoir sentir la réalité vivante de l'objet qu'au moment où il va nous manquer par son absence. C'est alors seulement que l'absence ne se confond plus avec le vide.

Quelques séances plus tard, il me dit effectivement qu'il est angoissé. « Si je ne suis pas capable de m'arrêter, je me sens pris au piège, dépendant... J'ai toujours besoin d'une béquille, surtout je n'ai pas l'impression de travailler avec le cœur ».

Je reprends : c'est comme si je vous avais pris au piège (je pense à Racamier, à ce qu'il appelle les liens ligatures).

Mon patient me répond : « ici c'est trop doux, trop bon » ; il continue : « les émotions, les sentiments que vous pourriez me faire ressentir, les mots que vous dites peuvent faire du bien ou du mal ».

Je lui donne une interprétation sur sa faim de mots qui disent ce que l'on ressent, et je pense qu'il est en train de découvrir l'objet total et donc l'ambivalence.

Il me répond : « je me rends compte que les choses peuvent être sucrées et salées en même temps, un fois, j'ai vu un chemin de croix et j'ai ressenti en même temps la souffrance et la paix, comme s'il y avait deux musiques. Ça me met en colère les gens comme vous, vous pouvez entendre et voir des choses de moi-même que je ne vois pas, c'est révoltant ». Un peu plus tard, il me dira : « pour faire ça, il faut aimer les gens ».

Dans une même phrase, il me dit à la fois son attachement et sa colère, et il va continuer en reprenant les raisons pour lesquelles il avait arrêté sa première tranche d'analyse. C'est bien sûr la première fois qu'il peut m'agresser et me dire que parfois moi aussi je l'agresse. Au moment où il parle d'interrompre les consultations, il en reconnaît l'importance. Cela se passe juste avant l'interruption des vacances.

Je vais alors lui donner une interprétation assez longue sur l'ambivalence des sentiments, en reprenant ses propres mots. Je pense bien sûr au jeu du « For-Da », mais aussi à la naissance de l'objet telle que la définit Mélanie Klein avec l'élaboration de la position dépressive.

---

Il me semble que si mon patient peut élaborer son angoisse au point de quitter pour un temps – même court - son vécu paranoïde, c'est en partie grâce à ce qu'il a pu élaborer dans ces précédents R.E.

Dans ces scénarios imaginaire, il dit sur un mode métaphorique sa quête identitaire pour remplir le vide, puis son propre vide psychique. Dans un mouvement régressif, il va nommer la difficulté de ses relations d'objets, entre l'intrusion et l'abandon, et dans un mouvement encore plus régressif trouver ou retrouver un corps entier, qu'il habite enfin pendant un petit temps de repos.

J'espère avoir montré au travers de ces deux exemples cliniques, si différents, comment entre l'expression pulsionnelle et l'expression symbolique, l'espace du R.E. en séance facilitait l'expression des processus de liaison de la pensée, entre les processus primaires et les processus secondaires.

---